



le CDI
École alsacienne

Peter Gordon

*ROBERT
OWEN*

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 1-2, 1994, p. 287-306.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

ROBERT OWEN

(1771-1858)

*Peter Gordon*¹

Généralement reconnue dans les manuels d'histoire de l'éducation, la contribution de Robert Owen au progrès de la théorie et de la pratique pédagogiques reste peut-être l'une de ses principales réalisations. Elle est cependant loin d'être la seule. Curieux et avide d'apprendre, d'une énergie débordante, il a exploré d'autres aspects de la vie en société qu'il jugeait dignes d'intérêt et d'étude. D'où ses divers projets pour mettre en place un modèle éclairé d'organisation industrielle destiné à alléger bon nombre de problèmes suscités par la révolution industrielle, ses expériences d'organisation communautaire prises comme fondement d'une régénération internationale et ses plans pour créer un mouvement britannique des travailleurs dans le cadre d'une grande union syndicale nationale (Grand National Consolidated Trades Union). Beaucoup de ses idées ont été reprises et transformées par ses disciples, les owéniens, qui croyaient à la possibilité de modifier les structures économiques et sociales conformément aux lois de la science sociale.

La révolution industrielle et ses effets

Robert Owen est né en 1771 à Newtown, dans le Montgomeryshire au pays de Galles. Son instruction fut des plus modestes - même s'il exerça les fonctions d'élève-maître dès l'âge de sept ans - et il quitta définitivement l'école à 9 ans. Son sens des affaires et son intelligence lui valurent d'accéder rapidement à une place éminente dans le monde industriel. Après quelques années d'apprentissage à Londres chez un drapier, il s'installa vers la fin des années 1780 à Manchester où, à l'âge de 18 ans, il créa sa propre entreprise.

Comme beaucoup d'autres centres urbains du nord de la Grande-Bretagne, la ville qui accueillait Owen avait été profondément transformée par l'avènement de la révolution industrielle au milieu du 18^e siècle. La machine à vapeur inventée par Watt et les diverses machines destinées à l'industrie cotonnière et en particulier le métier à eau conçu par Richard Arkwright avaient fait passer le travail de l'échelle artisanale à l'échelle industrielle.

La population de Manchester avait augmenté de 1 000 % passant de 25 000 habitants au moment de la naissance d'Owen à près de 250,000 cinquante ans plus tard. La demande de main-d'œuvre des filatures de coton était insatiable et le Nord de l'Angleterre, à la population clairsemée, ne pouvait leur fournir suffisamment de bras. Les directions des bureaux de bienfaisance, à Londres et dans le Sud en particulier, désireuses de se décharger du fardeau croissant de l'entretien des indigents financé alors par les impôts locaux, offrirent par fournées les enfants des hospices aux manufactures du Nord. Ces petits apprentis étaient confiés à leur employeur dès l'âge de sept ans et logés dans des dépendances de la manufacture dites « prentice-houses ». Outre les conditions de vie souvent misérables qu'ils devaient endurer, ils travaillaient de 5 heures du matin à 8 heures du soir, ne s'arrêtant qu'une demi-heure pour le petit déjeuner et le repas de midi (Hammond et Hammond, 1949).

Pour essayer et protéger la jeunesse le gouvernement promulgua, en 1802, la Loi sur la santé et la moralité des apprentis. Celle-ci disposait, entre autres, que le travail des enfants devait

être limité à 12 heures par jour et qu'une instruction élémentaire devait leur être dispensée. Sir Robert Peel, lui-même propriétaire d'usines et qui avait été à l'origine de la loi, devait admettre par la suite à la Chambre des communes que les employeurs et les juges rendaient cette disposition inopérante et que des enfants étaient employés 13 ou 14 heures par jour dès l'âge de sept ans, voire plus jeunes encore.

Influences intellectuelles

À Manchester, Owen prit part aux débats de la Société de la ville pour l'alphabétisation et la philosophie et présida des réunions organisées par Joseph Lancaster sur le système « lancastérien » d'instruction élémentaire auquel il apporta même une contribution de 1 000 livres. Il s'associa à John Dalton, auteur de la théorie atomique, et d'autres pour former, au début des années 1790, le « Manchester College » où il allait s'opposer, lors d'un débat, au jeune Samuel Taylor Coleridge.

Remonter aux sources de la pensée philosophique d'Owen n'est pas chose facile. Il avait perdu dès sa prime jeunesse sa foi dans le christianisme et concluait de son étude de l'histoire du genre humain que l'homme « résultait nécessairement de l'organisation dont il faisait l'objet et des conditions qui lui imposait la nature et la société ».

Owen devint un membre actif du Conseil sanitaire de Manchester créé en 1796 par son ami le docteur Thomas Percival dans le but d'améliorer l'état de santé et les conditions d'hygiène dans la ville industrielle (Cole, M., 1971). Sous l'influence de Percival, il prit connaissance des idées des philosophes français du Siècle des lumières tels que Voltaire, Diderot, Condorcet et Rousseau. Sa rencontre avec William Godwin vint ultérieurement conforter ses propres opinions. Son installation en Ecosse eut une plus grande importance encore. Il mentionne dans son autobiographie qu'il entretenait des relations amicales avec de nombreux professeurs des universités écossaises d'Edimbourg et de Glasgow parmi lesquels George Jardine, ami d'Helvétius et d'Alembert, qui tentait de relier l'étude de la philosophie « aux poursuites de la vie active » et encourageait ses élèves à participer à l'organisation des cours qu'ils suivaient (Stewart et McCann, 1967). D'une manière générale, la tradition universitaire écossaise fut alors, au travers des écrits de David Hume, Adam Smith et Patrick Colquhoun, à l'origine d'une renaissance de la réflexion philosophique morale en cette seconde moitié du 18^e siècle. C'est de la fusion des idées des philosophes éclairés de France et d'Ecosse ainsi que des expériences qu'il allait connaître lui-même à Manchester qu'Owen allait tirer ses propres théories sur l'éducation.

Une vision nouvelle de la société

Après huit années passées à Manchester à accumuler fortes richesses et expérience, Owen obtint en 1799 la direction de la « très misérable société » de New Lanark, sur la Clyde, site de la plus grosse filature d'Ecosse. Celle-ci appartenait à David Dale, presbytérien convaincu et tory. Owen, alors âgé de 27 ans, acquit la filature avec ses associés, il épousa en outre l'une des filles de Dale. Il entendait bien instituer un régime plus humain qui susciterait, au niveau individuel, des modifications du caractère des travailleurs et une plus grande prise de conscience de leur dignité. Regardé d'abord avec une méfiance bien naturelle à l'égard d'un employeur qui, de surcroît, n'était pas écossais, il ne tarda pas à surmonter ces handicaps. Il devait dire plus tard de son expérience manchesteroise :

Je traitais d'une manière si naturelle tous ceux avec lesquels j'étais amené à communiquer que cela me gagnait généralement leur confiance et les incitait à ne me montrer que leurs qualités ; j'étais souvent fort surpris de constater que je parvenais ainsi à mes fins beaucoup plus aisément que d'autres dont l'instruction dépassait de loin la mienne... Par suite de ce pouvoir que j'exerçais ainsi d'une manière inconsciente sur les autres, j'avais produit, en six mois de direction de la manufacture tant d'effet sur ses ouvriers que je possédais sur eux l'influence la plus totale, et qu'ils

manifestaient un ordre et une discipline supérieurs à tout ce que l'on pouvait trouver à Manchester et aux alentours et offraient sur les plans de la ponctualité et de la sobriété un exemple alors inimitable.

Owen entendait faire de New Lanark une communauté bien gouvernée, édiflée selon ses idéaux. Dale en avait posé les fondements pour son futur gendre en s'intéressant aux conditions de vie matérielles des enfants pauvres employés dans ses fabriques et en organisant, sous une forme modeste, une éducation pour les enfants en bas âge. Owen espérait quant à lui mener à bien une expérience de vie en société. Aucun enfant de moins de dix ans ne fut engagé dans ses fabriques ; il supprima l'utilisation de jeunes indigents comme apprentis et améliora grandement les conditions de travail. Le succès commercial suivit dans ses ateliers. Bien que son entreprise se soit révélée satisfaisante, Owen se rendit compte que son autocratie bienveillante ne pouvait qu'alléger - et non dissiper - le malaise social qui constituait le problème de base. Il écrivit à ce sujet :

En tant qu'employeur et directeur de manufacture dans le Lancashire et le Lanarkshire, j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour alléger les maux dont souffraient mes employés ; pourtant, malgré tout ce que j'avais pu mettre en œuvre dans notre système hautement irrationnel de création de richesses, de formation du caractère et de conduite de toutes les affaires humaines, je n'avais pu atténuer que dans une mesure limitée le caractère misérable de leur situation et ce, alors que je savais que la société, même à cette époque, possédait amplement les moyens d'éduquer, d'employer, de placer et de gouverner l'ensemble de la population de l'Empire britannique pour en faire des hommes et des femmes ayant une formation poussée et une haute intelligence en même temps qu'unis, hussant en permanence de la prospérité et du bonheur, et supérieurs en toutes leurs qualités physiques et mentales (Owen, R., 1858).

Owen consacra les dix premières années qu'il passa à New Lanark à déterminer comment atteindre ce but. Il esqua ses propositions de réformes dans un ouvrage intitulé *A New View of Society, or Essays on the Principle of the Formation of the Human Character and the Application of the Principle to Practice* (une vision nouvelle de la société ou Essais sur le principe de la formation du caractère humain et l'application du principe à la pratique), rédigé en 1813 et 184. Les deux premiers essais traitaient de la nécessité d'envisager de former rationnellement le caractère « de cette immense masse de population qui n'est actuellement autorisée à recevoir qu'une formation qui remplit le monde de criminels ». Le troisième Essai rendait compte des progrès accomplis à New Lanark afin de poursuivre l'amélioration de ses habitants. Owen y expose ses idées sur l'importance de l'éducation :

Le sens du bien ou du mal est largement acquis ou enseigné au tout début de l'enfance. Bien des « impressions durables » sont produites dès la première année de l'existence. C'est pourquoi l'absence d'instruction ou une mauvaise instruction est préjudiciable au caractère durant l'enfance et la jeunesse. C'est afin de prévenir cela qu'Owen allait consacrer la plus étroite attention aux jeunes enfants des travailleurs. Sur le terrain de jeux construit à leur intention à New Lanark, chacun d'eux s'entendait dire à son entrée, dans un langage intelligible pour lui, « qu'il ne devait jamais nuire à ses camarades mais devait au contraire faire tout son possible pour les rendre heureux ». Le respect de ce précepte simple - des « surintendants » avaient pour tâche expresse de veiller à ce qu'on ne s'en écarte pas - devait permettre à ce comportement de se propager à terme dans l'ensemble de la population.

On a vu plus haut qu'Owen avait été un admirateur du système d'éducation par l'intermédiaire d'élèves-moniteurs élaboré par Lancaster ; ses deux premiers Essais, écrits en 1812 et 1813, en reflètent les principes d'obéissance, d'ordre, de régularité, de travail et de maintien d'une constante attention plutôt que la reconnaissance de la nécessité de savoir lire et écrire et compter. Mais dans les troisième et quatrième Essais, écrits en 1814, ses vues ont considérablement évolué :

Donner aux pauvres une éducation rationnelle et utile ; sinon, abstenez-vous de vous moquer de leur ignorance, de leur pauvreté et de leur misère en ne leur apprenant qu'à prendre conscience de l'étendue de la dégradation dans laquelle ils vivent. Autrement dit, par pitié pour l'humanité souffrante, faites en sorte soit de maintenir, si vous le pouvez encore, les pauvres dans l'ignorance la plus abjecte et dans l'état le plus proche possible de la vie animale, soit de décider tout de suite de les former pour en faire des être rationnels et des membres utiles et efficaces de l'État.

A cette fin, Owen prescrivait de parfaire autant que possible les programmes d'enseignement en renonçant aux attitudes traditionnelles à l'égard de l'instruction des pauvres. Reconnaissant que chaque enfant avait des aptitudes et qualités propres, il devait plus tard signaler que son système n'avait pas pour but d'essayer de rendre tous les êtres humains semblables. L'éducation était destinée à rendre chacun « bon, sage et heureux ». Owen n'assimilait pas l'éducation à la simple scolarisation. Il soulignait le rôle des parents dans le processus éducatif : la mère, dès la naissance de l'enfant et certainement au cours des premières années, jouait un rôle clef et les parents étaient tous deux instamment invités à faire montre d'une grande tendresse dans leur comportement et leurs sentiments.

Toutefois, il ne suffisait pas de laisser aux employeurs et aux parents le soin d'élever les enfants de la manière exposée par Owen dans son quatrième Essai. Un État bien gouverné avait pour tâche primordiale d'instituer un système national d'éducation des pauvres qui soit uniforme sur tout le territoire du Royaume-Uni. Tout en louant l'œuvre de pionnier accomplie tant par Bell que par Lancaster dans ce domaine, Owen en critiquait les méthodes pédagogiques. La lecture et l'écriture ne sont que des instruments de transmission du savoir : elles n'ont guère d'utilité si l'on n'apprend pas aux enfants à s'en servir convenablement. « La manière de dispenser l'instruction est une chose, l'instruction proprement dite en est une autre ; il ne peut y avoir deux choses plus différentes. » Aussi importe-t-il d'adopter la meilleure méthode d'instruction permettant à un enfant de comprendre les objets et les personnes qui l'entourent.

Owen a exprimé sans ambiguïté son insatisfaction face aux modalités d'enseignement existante :

(...) entrez dans n'importe laquelle des écoles dites nationales et demandez au maître de vous montrer ce qu'ont appris les enfants. Celui-ci les appellera pour leur poser des questions théologiques auxquelles les hommes les plus érudits sont incapables de répondre rationnellement ; les enfants fourniront cependant sans hésiter la réponse qu'on leur aura enseignée ; car cette parodie d'apprentissage ne requiert que de la mémoire. Ainsi l'enfant dont la faculté naturelle de comparer les idées ou dont le pouvoir de raisonner auront très rapidement été détruits deviendra-t-il ce que l'on appelle le premier de la classe s'il possède en même temps une mémoire lui permettant de retenir des absurdités sans liens ; et les trois-quarts du temps qui devrait être employé à faire acquérir une instruction utile seront-ils en fait occupés à détruire les capacités mentales des enfants (Owen, R. 1814).

Sa conception du système d'éducation à offrir aux pauvres et aux classes laborieuses reposait sur la croyance que « c'est l'état possédant le meilleur système d'éducation nationale qu'aura le meilleur gouvernement ». Owen définit dans ce but les contenus d'une loi qu'il aurait voulu faire adopter par le Parlement. Celui-ci se composait de plusieurs propositions clairvoyantes et exhaustives prévoyant la création d'un ministère de l'éducation doté d'un personnel compétent, des écoles normales - « à l'heure actuelle il n'existe pas dans le Royaume de personnes ayant reçu une formation pour instruire la génération montante », une planification globale des méthodes d'instruction fondée sur la comparaison des différentes pratiques de l'époque et l'engagement par l'État des maîtres qui convenaient aux différentes écoles. Owen estimait également nécessaire de recueillir une information exacte sur le nombre effectif des travailleurs de chaque quartier, sur leur métier et sur l'étendue du chômage.

Parfois trop subjectives et excessives, les idées d'Owen n'en sont pas moins fondamentalement justes et clairvoyantes. Il explique par exemple dans son deuxième Essai que « les enfants sont, sans exception, des agencements passifs et merveilleusement conçus dont on peut, par la préparation qui convient et une attention minutieuse, s'appuyant sur une bonne connaissance du sujet, façonner collectivement le caractère ».

Ce passage montre clairement qu'Owen ne se contentait pas de croire que le milieu était le principal déterminant du caractère ; il attribuait une importance égale à la formation par l'éducation. Par ailleurs, le caractère se formant dans la petite enfance, avant même la deuxième année, aucun

remodelage général n'était possible à moins que les fondements d'un système d'éducation morale n'aient déjà été posés. Pour que l'enfant se développe harmonieusement, la scolarisation ne devait pas commencer trop tôt et devait comporter à ses débuts une grande part de loisirs et de jeux. C'est pourquoi les enfants de New Lanark ne commençaient pas l'école avant l'âge de cinq ans.

Comme nous le verrons plus loin, la philosophie et l'activité sociales et économiques d'Owen étaient influencées par ses idées sur la vie communautaire. Dans *A New View of Society* il avance que ce n'est pas seulement l'individu qui est le produit de sa formation et de son environnement ; les sociétés, collectivement, résultent aussi de la formation reçue par leurs membres ainsi que de l'environnement social dans lequel ils ont baigné jusqu'à l'âge adulte. La société, dans son ensemble, peut susciter chez ses membres l'adoption d'un fond commun de croyances morales (Cole, G.D.H., 1965).

Autre aspect de son approche novatrice de l'éducation, Owen estimait que celle-ci devait être un droit commun à tous les enfants même si, dans ce domaine, il plaidait surtout en faveur des plus pauvres de la communauté. C'est pour cela qu'il refusa d'employer dans ses filatures des enfants de moins de dix ans, et réduisit les horaires de travail des plus âgés pour leur permettre de profiter des cours du soir qu'il offrait également.

Owen ne se désintéressait pas totalement des avantages qu'il pouvait retirer de son approche éclairée. L'action de bienfaisance menée par lui à New Lanark, écrit-il dans son troisième *Essai*, avait notamment la conséquence suivante : « le temps et l'argent ainsi dépensés, alors même que ces améliorations sont encore en cours et que seulement la moitié de leurs résultats bénéfiques ont été atteints, produisent déjà un rendement supérieur à 50% et rapporteront d'ici peu des profits égaux à 100% du capital initial investi dans ces améliorations des esprits ». L'insistance d'Owen sur le rôle passif de l'homme dans la formation de son caractère était sans doute excessive, en revanche peut-être sous-estimait-il l'importance de l'instruction proprement dite dans le processus éducatif.

Cependant *A New View of Society* n'en représente pas moins un manifeste pour la réévaluation de la fonction et des conséquences de l'éducation de l'enfant. L'accent mis sur le fondement moral de l'éducation est largement admis par la théorie pédagogique actuelle. Son argumentation sur la formation du caractère est digne d'intérêt et la nécessité d'assurer le bonheur et l'amusement sain des jeunes enfants, en prévoyant des terrains de jeu à cet effet, est reconnue depuis longtemps s'agissant des premières années de l'enseignement primaire.

New Lanark et ses écoles

Cinq éditions de *A New View of Society* furent rapidement épuisées et l'ouvrage traduit en français et en allemand. Devenu une personnalité d'importance nationale, Owen résolut de mettre certaines de ses théories en pratique.

Il disposait d'une bonne base pour donner ainsi corps à sa vision de l'éducation. David Dale, ancien propriétaire de New Lanark et beau-père d'Owen, avait en 1785 organisé la filature selon des principes éclairés. Dale croyait à la nécessité de protéger la santé et la moralité des 500 enfants de six à seize ans qui travaillaient dans son usine ; ceux-ci étaient logés dans six dortoirs (où ils dormaient cependant à trois par lit) et étaient convenablement habillés et nourris. Ils travaillaient de 6 heures du matin à 7 heures du soir, allant en classe après le souper. Seize enseignants étaient présents dont l'un leur apprenait l'écriture, un autre la musique et un troisième la couture encore que les niveaux d'instruction ne fussent guère élevés. Owen critiquait les réalisations de Dale à deux titres : après onze heures et demie de travail quotidien à la filature, les élèves ne pouvaient tirer pleinement profit de l'enseignement offert et l'âge d'embauche était trop précoce. Dale avait également organisé deux écoles s'apparentant à des crèches et écoles maternelles pour les enfants trop jeunes pour travailler : il s'agissait des premières du genre dans les îles Britanniques (Stewart and McCann, 1967).

Owen passa ses douze premières années à New Lanark à réaménager la manufacture et à améliorer l'existence des villageois. Toutefois, en 1809, ses associés dans l'entreprise s'étaient révoltés contre ses folles dépenses apparentes et avaient démissionné. A partir de la fin de 1813, il s'associa à William Allen et à d'autres quakers ainsi qu'à Jeremy Bentham. Le contrat de société prévoyait, entre autres dispositions, que seraient créées des écoles à l'exemple « des meilleurs modèles existants du système britannique ou d'un autre système approuvé dont les associés pourraient convenir ».

Owen était désormais prêt à réaliser ses ambitions. Un bâtiment d'école à un étage fut construit. Le niveau supérieur fut divisé en deux salles destinées aux 6 à 14 ans, dont la première fut équipée de bancs et de pupitres comme dans le système lancastérien et la seconde, également utilisable pour le chant et la danse, ornée d'objets recueillis dans la nature, de tableaux et de cartes. Le rez-de-chaussée fut affecté à l'éducation des enfants en bas âge et divisé en trois salles. Un parti maximum fut tiré du bâtiment : il servait aux enfants dans la journée et aux adultes le soir. L'école accueillait quelques 300 enfants et les classes étaient mixtes.

L'école destinée aux enfants en bas-âge, qui faisait partie de l'Institution pour la formation du caractère et se présentait comme la première du genre en Grande-Bretagne, ouvrit ses portes le 2 janvier 1816. Owen y engagea comme enseignant un ancien tisserand, James Buchanan, auquel il donna une assistante, Molly Young, alors âgée de 17 ans ; tous deux étaient de New Lanark. Les qualités recherchées chez eux par Owen étaient l'amour des enfants et la volonté de suivre ses instructions. Aucun châtimement corporel ne devait être administré ; les enseignants ne devaient pas parler durement aux enfants, lesquels ne devaient pas non plus être « ennuyés avec des livres ». Les jeunes élèves étaient encouragés à poser des questions si quelque chose piquait leur curiosité et, surtout, devaient être heureux. Il n'existait ni récompense ni punition. Le fils d'Owen, Robert Dale Owen, a laissé un compte-rendu de la vie à l'école enfantine :

Ils [les enfants] étaient amenés à acquérir des habitudes d'ordre et de propreté ; on leur apprenait à s'abstenir de se quereller et à être bienveillants les uns envers les autres. On les amusait en les faisant jouer à des jeux d'enfants et en leur racontant des histoires adaptées à leurs facultés de compréhension. Deux salles spacieuses et aérées étaient réservées l'une aux moins de quatre ans et l'autre aux quatre à six ans. Cette dernière était ornée de peintures représentant surtout des animaux et de quelques cartes géographiques. On y trouvait aussi des objets naturels recueillis dans les jardins, les champs et les bois. Ils fournissaient les thèmes de conversations et de brèves causeries familières ; mais il n'y avait rien de rigide, ni tâches à apprendre, ni lectures faites dans des livres (Owen, R.D., 1874).

Pédagogue doué, Buchanan élaborait son propre programme pour amuser les enfants confiés à ses soins. Jouant de la flûte, il les menait, défilant en bon ordre derrière lui sur les berges de la Clyde pour leur permettre d'y jouer. Le chant, la danse et l'appréciation des choses de la nature étaient encouragés (Smith, 1931). Il y avait également des exercices de gymnastique qui s'accompagnaient de battements de mains et de la récitation des nombres. Contrairement à Owen, Buchanan estimait qu'il fallait inculquer des notions religieuses aux enfants. Les associés d'Owen comme les parents des enfants exigeaient du reste qu'une instruction leur soit dispensée dans ce domaine. Des recueils de cantiques et des bibles furent en conséquence achetés pour l'école (Browning, 1972). Au bout de deux ans, Owen fit lui-même de fréquentes visites à l'école, tirant une grande fierté de la manière dont les choses s'y déroulaient. Un témoin extérieur de l'une de ses visites à New Lanark notait : « Le petits enfants accourent par groupes pour saisir la main de leur bienfaiteur ou le tirer par son habit avec la simplicité la plus naïve ».

Le programme des études était moderne, comprenant la lecture, l'écriture et le calcul, la couture, l'histoire tant ancienne que moderne, la géographie, la botanique et la géologie. Un accent particulier était mis sur l'histoire naturelle : les élèves recueillaient des spécimens de botanique et de géologie dans la campagne environnante pour les exposer dans leur salle de classe. Owen employait un enseignant londonien à peindre des sujets empruntés aux sciences naturelles et à l'histoire des

nations sur de grandes toiles qui étaient suspendues à des rouleaux. La musique jouait aussi un rôle important, de même que le chant et la danse ; on enseignait les chansons et danses de différents pays et des chorales de quelques 150 enfants se produisaient en public. Les manuels scolaires étaient peu nombreux mais les ouvrages de Maria Edgeworth avaient été jugés acceptables en raison de leur haute teneur morale.

L'exercice physique était assuré par des marches au pas cadencé et des manœuvres dans la cour de récréation. Cela n'était pas censé seulement favoriser la bonne santé et l'entrain chez les garçons : Owen avait stipulé que sous la supervision d'un instructeur compétent, des armes à feu « d'un poids et d'une taille adaptés à l'âge et à la force physique des garçons leur soient fournies afin qu'ils apprennent du même coup à pratiquer et à comprendre les manœuvres militaires les plus complexes ».

Plusieurs méthodes pédagogiques intéressantes étaient employées. De petites formes de bois servaient à faire comprendre aux enfants l'addition et la soustraction. Des cartes associant un mot à une image aidaient à l'enseignement de la lecture, et des lettres de laiton étaient utilisées pour apprendre l'alphabet. Pour les enfants plus âgés, on représentait visuellement les éléments du discours et les principes grammaticaux comme les membres d'une armée : il y avait ainsi le général Substantif, le colonel Verbe, le caporal Adverbe, etc. On enseignait l'arithmétique au moyen du tableau des unités de Pestalozzi et la théorie des fractions à partir du tableau des carrés où chaque carré était divisé en parties égales. Dans les classes supérieures, la plupart des matières littéraires et scientifiques étaient enseignées dans le cadre de cours magistraux s'adressant à d'importants groupes d'élèves. Des sorties, ne méritant guère parfois d'être qualifiées d'éducatives, étaient cependant organisées à leur intention.

Sans doute l'enseignement de la géographie, qui occupait une place éminente dans les programmes, offre-t-il l'un des exemples les mieux connus des méthodes pédagogiques éclairées de l'école. Il visait deux grands objectifs : montrer les rapports entre le milieu et le caractère (fondement de l'approche de cette matière au début du vingtième siècle) et donner aux enfants le sens de la localisation géographique. Les élèves faisaient cercle autour d'une grande mappemonde où étaient tracés des ronds correspondant aux villes et capitales dont les noms n'étaient pas mentionnés. Montrant ces ronds à l'aide d'une baguette, chacun des enfants à son tour défiait les autres de répondre à ses questions. Owen affirmerait plus tard : « L'un de nos amiraux qui a fait le tour du monde avouait ne pouvoir répondre à beaucoup de questions auxquelles certains de ces enfants qui n'avaient pas 6 ans répondaient sans difficulté. Les leçons ne duraient pas plus de 45 minutes chacune, à raison de cinq heures et demie par jour. Quant à l'habillement des enfants, Owen insistait sur l'importance de laisser ceux-ci se mouvoir librement. Aussi devaient-ils porter des toges blanches inspirées des toges romaines ou encore le costume écossais et notamment le kilt.

Ceux qui quittaient l'école à 10 ans avaient la possibilité de poursuivre leur instruction en assistant à des cours du soir - lesquels accueillaient en moyenne 400 élèves. Le programme était analogue à celui enseigné à l'école de jour. Ces cours du soir étaient également ouverts aux adultes. Il y avait en outre des conférences hebdomadaires de chimie et de mécanique et, en guise de loisirs, de la musique et de la danse (Silver, 1965).

L'établissement attirait d'éminents visiteurs des milieux les plus divers. Entre 1815 et 1825, 20 000 noms avaient été inscrits dans le livre d'or. Au sommet de sa célébrité, Owen pouvait se vanter d'avoir montré les écoles de New Lanark à différentes personnalités dont le prince Esterhazy, le tsar de Russie, le grand-duc Nicolas, Brougham, Canning, Cobbett, Malthus, James Mill, Francis Place et Ricardo (Jeffreys, 1952).

Owen avait puisé ses idées sur l'éducation à différentes sources. Sa conception des récompenses et châtiments « naturels » avait manifestement été empruntée à Rousseau. Le principe des écoles enfantines avait été avancé antérieurement par Bentham ; il est possible également qu'Owen ait été informé des travaux de Fellenberg par un compte rendu publié en 1813 dans la revue de William Allen *The Philanthropist*. Autre source d'inspiration d'Owen, les théories sur la

notion de progrès que Godwin avait empruntées à Helvétius et qui reposaient sur la croyance que le caractère de l'homme résulte de son environnement intellectuel et moral et peut être amélioré par la formation. David Williams, radical marqué par les idées de Rousseau et fondateur d'une école à Chelsea en 1774, exerça aussi sur Owen une influence évidente. Deux ans après avoir ouvert à New Lanark l'Institution pour la formation du caractère, Owen se rendit sur le continent européen où il rencontra plusieurs pédagogues de premier plan. Peu enclin à la modestie, il écrit : « Mon action publique de cette période [1817] était considérée comme en avance de plusieurs siècles voire, aux dires de certains, de plusieurs millénaires sur l'époque ».

Après avoir rendu visite à d'éminentes personnalités en France, Owen voyagea en Suisse où il passa quelque temps à observer trois célèbres écoles pour les pauvres. Oberlin qui avait créé une école catholique à Fribourg, n'y avait pas inclus de section pour les enfants de bas âge. A Yverdon, Owen rencontra Pestalozzi - « autre homme bon et bienfaisant ». Il jugea que « ses théories étaient bonnes mais que les moyens et expériences qu'il mettait en œuvre étaient très limités et que ses principes étaient ceux de l'ancien système », concédant cependant que cette école était plus avancée que d'autres. Comme on l'a déjà mentionné, Owen devait toutefois ultérieurement faire adopter la méthode pestalozzienne d'enseignement de l'arithmétique dans ses propres écoles. Sa dernière visite, d'une durée de trois jours, fut pour Fellenberg à Hofwyl, celui-ci l'impressionna beaucoup : il le décrit comme « un homme hors du commun » qui gérait son établissement selon des principes démocratiques. Fellenberg qui n'accueillait cependant pas de garçons de moins de 10 ans dans son école dit en contrepartie toute son admiration pour le système de New Lanark. Owen fut si impressionné par Fellenberg qu'il envoya ses deux fils aînés, Robert Dale et William, alors âgés de 16 et 14 ans, finir leur éducation auprès de lui.

C'est sans doute G.D.H. Cole qui, dans *The Life of Robert Owen*, livre clé des origines de la pensée pédagogique d'Owen: il devait très peu à autrui, étant arrivé à des conclusions largement analogues à celles d'autres pionniers par une voie différente, fondée sur sa propre expérience et sur la théorie particulière du caractère (Cole, G.D.H., 1965).

Après un succès initial, les écoles connurent bientôt des difficultés. En 1819, William Allen et Joseph Foster, deux des partenaires quakers d'Owen, vinrent enquêter à New Lanark à la suite d'allégations selon lesquelles la danse et la musique y prenaient le pas sur la religion. L'une des méthodes utilisées pour discréditer Owen fut instaurée par un comité d'industriels constitué alors qu'Owen militait pour faire améliorer un projet de loi sur les manufactures en examen au Parlement. Le pasteur de New Lanark, M. Menzies, reçut l'ordre de surveiller Owen et de faire rapport aux industriels à Londres : des bruits commencèrent en conséquence à circuler sur son irrégion.

Bien qu'ayant écarté ces accusations, Owen fut finalement contraint, en janvier 1824, de signer un accord qui mettait fin à ses liens avec l'école. Des lectures hebdomadaires des écritures saintes furent instituées et la danse ne fut plus enseignée comme matière payante. Le port du kilt fut interdit aux garçons de plus de six ans, de même que le chant. Beaucoup des enseignants furent congédiés et l'un de ceux nouvellement engagés fut un maître formé aux méthodes lancastériennes. Point positif de la réforme, Allen introduisit cependant des cours de chimie, de mécanique et d'autres disciplines scientifiques dans le programme des études. Owen ayant démissionné de la direction de l'établissement, cette remarquable expérience fut amenée à prendre fin.

En dépit de ces revers, Owen avait été une source d'inspiration pour d'autres. Lord Brougham, impressionné par ses entreprises, envisagea avec lui en décembre 1818 de créer une école enfantine à Westminster. Il constitua un comité, composé de lui-même, James Mill et Zachary Macaulay - le père de l'historien et 1.000 livres furent recueillies. Une école fut en conséquence ouverte à Westminster et l'enseignement confié à James Buchanan, l'ancien maître nommé par Owen à New Lanark. Buchanan reprit à Westminster les activités arrêtées à New Lanark. Il y demeura jusqu'en 1822, année où il alla s'installer dans de nouveaux locaux.

A Westminster, Buchanan fut présenté à Samuel Wilderspin, auquel avait été offerte la direction d'une deuxième école enfantine à Spitalfields dans l'est de Londres. Cette école, ouverte en 1820, était gérée d'une manière analogue à celle d'Owen, le jeune enfant y occupant également la place centrale dans le processus éducatif. Wilderspin qui créa un réseau national d'écoles enfantines reconnaissait la contribution d'Owen à la mise en place du système et l'aide qu'il lui avait apportée personnellement, mais, adepte en secret de Swedenborg, il ne partageait pas sa philosophie. Les deux hommes étaient toutefois largement d'accord sur la manière dont ce type d'école devait être organisé (McCann et Young, 1982). En Ecosse, David Stow, jeune négociant de Glasgow, fut incité par Owen à ouvrir en 1816 dans cette ville une école destinée aux enfants pauvres, il employa dans ses leçons la méthode de la « représentation par l'image » pour captiver l'intérêt et l'imagination de ses élèves (Smith, 1931). C'est également lui qui fit ressortir pour la première fois la différence entre instruction et formation. Dix années plus tard, il fonderait l'Infant Society de Glasgow (Société pour la petite enfance) et entreprendrait de former des éducateurs pour les enfants en bas âge.

Encore que l'influence exercée par Owen à New Lanark, jointe à celle de ses disciples Buchanan, Stow et Wilderspin, eût incontestablement créé un climat favorable à l'encouragement de l'éducation de la première enfance, la proposition d'instituer celle-ci à l'échelle nationale ne rencontrait guère d'enthousiasme. La véritable impulsion dans ce sens vint d'ailleurs : elle fit suite à la reconnaissance des idées des réformateurs de Continent et en particulier de Pestalozzi et Fröbel, grâce à la campagne menée par le docteur Chales Mayo à partir des années 1820.

L'expérience de New Harmony

La misère économique et sociale qui suivit immédiatement les guerres napoléoniennes fut pour Owen un aiguillon. A l'issue de sa visite des écoles du Continent, il assista, à Aix-la-Chapelle, à la Conférence des grandes puissances et y présenta ses *Two Memorials on Behalf of the Working Classes* (Deux mémoires dans l'intérêt des classes ouvrières). Il y plaidait pour la prise de mesures internationales visant à rétablir le pouvoir d'achat des travailleurs et à instituer des programmes d'éducation pour la formation du caractère. Deux ans plus tard, il réitérait dans son *Address to the Working Classes* (Adresse aux classes ouvrières) (1819), son projet de créer un village agricole dont il assumerait lui-même la direction et qui serait autonome et fondé sur des principes communautaires. Ce projet fut développé plus avant dans son *Report to the County of Lanark* (Rapport au Comté de Lanark), rédigé deux ans plus tard : l'un de ses principaux éléments avait trait à l'éducation des enfants, lesquels devaient « être formés comme s'ils appartenaient tous, littéralement, à la même famille ». Il devait y avoir deux écoles, l'une pour les deux à six ans et l'autre pour les six à douze ans. La formation dispensée aux enfants devait leur permettre d'acquérir des connaissances utiles qui « supplanteraient le présent système d'instruction livresque défectueux et rebutant ». Owen soulignait que la formation et l'enseignement devait être intimement reliés aux emplois disponibles dans le village.

G.D.H. Cole a dit du *Report to the County of Lanark* qu'il fut la véritable amorce de l'owénisme en tant que système social ou socialiste (Cole, G.D.H., 1965). « Le critère naturel de la valeur » y écrit Owen, « est en principe le travail humain, autrement dit la puissance manuelle et mentale combinée des hommes qui est mise en œuvre ». Dans le système conçu par Owen, serait ainsi institué un nouveau critère de valeur, fondé sur la puissance de production et selon lequel le producteur devrait recevoir une part équitable de la richesse créée par lui. Les « villages de coopération », pour reprendre le nom qu'il leur donna, seraient basés sur les principes de la mise en commun du travail, des dépenses et de la propriété et de l'égalité des privilèges. L'agriculture prendrait le pas sur l'industrie - il devait s'agir essentiellement d'une « civilisation de la bêche » - et les maux liés à la division du travail seraient éliminés.

Owen avait essayé de conquérir une tribune plus large pour diffuser ses idées en se présentant à la députation de Lanark Burghs lorsqu'elle devint vacante en 1819, ainsi qu'aux élections générales de 1820 ; il échoua dans les deux cas. Une occasion de mettre à exécution son projet communautaire s'offrit néanmoins à lui ultérieurement. Au cours de l'été de 1824, il reçut la visite de Richard Flower, un Anglais qui revenait d'Amérique. Flower avait été chargé par la Harmony Society, communauté d'émigrants ruraux allemands fondée par George Rapp, de vendre pour elle un terrain en friche de 10 000 hectares situé sur les rives du Wabash dans l'Indiana. Owen avait eu connaissance dès 1815 de l'existence des rappistes qui appliquaient le principe de la mise en commun du travail et des dépenses. Conscient des possibilités qui s'ouvraient à lui, il acheta le village et la terre en avril 1825.

A Washington, où sa réputation l'avait précédé, il prononça des discours : le Président des États-Unis John Quincy Adams et plusieurs membres du Congrès vinrent à une occasion l'écouter. On accourut à Harmony, rebaptisé New Harmony, de tous les coins du pays. Quelque 800 personnes qui n'étaient pas toutes motivées par des considérations altruistes arrivèrent durant les premières semaines. Owen prit personnellement la direction de la communauté. A son retour d'un voyage en Angleterre en janvier 1826, satisfait des progrès de l'expérience, il rédigea une charte d'union intitulée « La nouvelle communauté égalitaire de New Harmony » : tous les membres de la communauté devaient être considérés comme ne formant qu'une famille, recevoir sensiblement la même nourriture, le même habillement et la même éducation et être logés dans des maisons à peu près semblables.

A son retour de Grande-Bretagne, Owen était accompagné, entre autres, de William Maclure, un Ecossais se passionnant pour l'éducation populaire. Très riche, Maclure accepta d'avancer une partie du capital nécessaire pour créer une école agricole destinée aux enfants pauvres, sur le modèle de celle de Fellenberg. Owen avait déjà mis en place à New Harmony une école accueillant 130 enfants qui étaient logés, nourris, vêtus et éduqués sur les deniers publics. Maclure reprit la direction. Les écoles furent dès lors constituées en une entreprise distincte, dénommée Education Society (Société pour l'éducation). Afin de combattre l'oisiveté chez les enfants et de financer partiellement leur entretien, Maclure acheta à Owen 450 hectares de terre qu'il leur fit cultiver. Bientôt les écoles comptèrent plus de 400 élèves dont les plus jeunes avaient deux ans. Les deux fils d'Owen y étaient employés comme enseignants.

Ces écoles - garçons et filles étaient séparés - étaient des internats. Une église désaffectée servait d'atelier aux garçons qui comptaient devenir menuisiers et cordonniers. Ils dormaient dans des couchettes alignées trois par trois à l'étage supérieur de l'église, tout près donc de leur lieu d'instruction. Une ancienne élève de l'école des filles a laissé un compte rendu de New Harmony :

En été, les filles portaient des robes de toile de lin grossière et, les dimanches et jours de fête, un costume en tissu écossais. En hiver, elles étaient habillées d'épaisses robes de laine. Au lever, on envoyait un corvée traire les vaches, et le lait accompagné de bouillie de maïs cuite dans de grandes marmites, constituait l'essentiel du repas du matin que les enfants étaient censés avaler en quinze minutes. Nous ne mangions de pain qu'une fois par semaine, le samedi. Je rêvais, si jamais je sortais de là, de me gaver de gâteaux et de sucrerie à m'en faire mourir. Après le déjeuner, nous nous rendions en formation militaire à la maison communautaire n° 2. Je me rappelle qu'un des murs de la salle de classe était couvert de tableaux noirs et que nous apprenions à compter au moyen de boules enfilées sur des fils métalliques. On nous faisait également faire des exercices chantés pour nous familiariser avec le contenu des leçons dans différentes disciplines. Au repas de midi, nous avions généralement de la soupe et, au souper, à nouveau de la bouillie de maïs et du lait. Nous allions au lit au coucher du soleil et dormions dans de petites couchettes alignées, suspendues au plafond par des cordes... A intervalles réguliers, nous étions menées en bon ordre chez l'apothicaire de la communauté où une dose d'un produit qui avait un goût de soufre était administrée de manière impartiale à tous les élèves. Les enfants régulièrement inscrits à l'internat n'étaient autorisés à voir leurs parents que rarement. Je vis mon père et ma mère deux fois en deux ans.

Aux termes de la Charte de la Communauté égalitaire de New Harmony, celle-ci devait être divisée en six départements : agriculture, industrie, littérature, science et éducation, économie domestique,

économie générale et commerce. Chaque département était subdivisé en plusieurs activités. Les membres s'adonnant à chaque activité choisissaient un « intendant », les intendants à leur tour choisissaient quatre « surintendants ». Ces membres joints à un secrétaire, formaient le conseil exécutif, les biens immeubles étant détenus collectivement par la Communauté. Comme l'écrit Frank Podmore, auteur d'une biographie d'Owen : « Emergeant d'un seul coup, comme de sa chrysalide, du stade de l'individualisme modifié, la société prît ainsi son vol sur les ailes radieuses du pur communisme » (Podmore, 1906).

Les nouveaux statuts donnèrent matière à dissension. Un certain capitaine Macdonald s'éleva contre le système représentatif de gouvernement. Il est vrai que la présence d'intendants et de surintendants dans une « communauté égalitaire » y créait en soi une inégalité flagrante. En outre, la communauté était trop vaste avec des religions et des caractéristiques nationales trop diverses pour pouvoir être véritablement homogène.

Deux groupes de colons formèrent en conséquence leurs propres communautés à la lisière du domaine. Tous deux devaient confier le pouvoir exécutif à un conseil de « pères », composé de personnes âgées d'au moins 65 ans dans un cas et 55 dans l'autre. En mars 1827, la communauté mère fut dissoute. Elle fut réorganisée en quatre communautés, constituées sur la base des activités pratiquées et dont l'une était la Société pour l'éducation, toujours placée sous la direction de William Maclure. Owen fit savoir aux membres qu'au moins d'entrer dans l'une des communautés filles, ils devraient soit subvenir à leurs besoins, soit quitter New Harmony. Beaucoup optèrent pour cette deuxième solution.

Les dix communautés laissées par Owen en juillet 1827 ne prospérèrent pas. Owen admit à son retour aux États-Unis en avril 1828 que l'expérience s'était soldée par un échec. Il l'exprima en ces termes aux habitants de New Harmony :

J'ai essayé ici un nouveau mode de conduite auquel j'avais été amené à espérer que cinquante années de liberté politique avaient préparé la population américaine - je veux dire : se gouverner elle-même avec profit. J'ai fourni la terre, les maisons et l'investissement d'un important capital (...) mais l'expérience a prouvé qu'il était prématuré d'essayer d'unir un certain nombre d'étrangers n'ayant pas été préalablement éduqués dans ce but de sorte qu'ils puissent pratiquer de multiples activités dans leur intérêt commun et vivre ensemble comme s'ils formaient une même famille.

Owen dit adieu pour de bon à la communauté en juin 1828. Des spéculateurs peu scrupuleux lui avaient fait perdre une forte somme d'argent et, en l'espace de quelques années, les communautés filles avaient cessé d'exister. Ses quatre fils restèrent à New Harmony et devinrent citoyens américains ; William Maclure fit de même, y travaillant jusqu'à ce qu'il eût perdu la santé. Il fit par ailleurs un legs en vue de la création d'un Institut des travailleurs et d'une bibliothèque publique à New Harmony.

Même si, en tant qu'exemple de mise en pratique du socialisme, l'expérience avait échoué, New Harmony demeura pendant plus d'une génération le centre d'un intense intérêt social et éducatif ; d'autres communautés furent créées sur un modèle analogue. Owen lui-même n'avait pas perdu foi dans son entreprise ; à peine rentré en Angleterre, il se proposa d'en lancer une du même type dans la République du Mexique. Arrivé dans ce pays en plein milieu d'une révolution il obtint du gouvernement la promesse d'un vaste terrain où réaliser son expérience. Owen exigea qu'une loi accordant la liberté de culte soit préalablement adoptée ; cela fut rejeté par le Congrès mexicain et le projet fit long feu.

Le socialisme et la phase finale

Les communautés coopératives telles qu'envisagées par Owen dans *A New View of Society* - lesquelles pouvaient être créées par des propriétaires fonciers, des paroisses ou des associations

d'ouvriers ou de commerçants - fleurirent au Royaume-Uni. Des imprimeurs de Londres se réunirent le 22 janvier 1821 pour proposer de créer un « Société coopérative et économique » fondée sur les principes owénites. Celle-ci ne devait pas être, cependant, un « paradis de la bêche » puisqu'elle était située à Spa Fields, dans la Cité de Londres même, et que la communauté se conformait à un code rigoureux de principes moraux (Garnett, 1972).

Faisant suite à l'expérience de Spa Fields, la London Co-operative Society (Société coopérative de Londres) qui, en 1826, établit une « Convention pour la formation, selon des principes de coopération mutuelle, d'une communauté à installer dans un rayon de cinquante miles de Londres ». Cette communauté devait être dotée d'un système d'instruction mutuelle et d'un gouvernement autonome ; les femmes y seraient libérées des tâches domestiques et tous ses membres se livreraient à des activités agricoles et industrielles.

Owen qui séjourna en Amérique de 1824 à 1829, ne fut pas directement mêlé à ces initiatives même si ses plaidoyers en faveur de la vie en communauté et de l'importance de l'éducation furent à la base de beaucoup d'entreprises coopératives. un correspondant du Nord de l'Angleterre lui écrivit en 1832 :

Il me faut vous demander votre opinion sur une entreprise qui est d'une certaine importance pour le système coopératif - les Sociétés coopératives du nord de l'Angleterre ont formé le souhait (...) de créer une école destinée à accueillir 500 enfants de quatre à quatorze ans (...) et je sais que, de par votre expérience, vous êtes en mesure de nous donner de précieuses informations en cette matière (cité dans Silver, 1965).

Il y eut également des tentatives de création d'écoles socialistes en dehors du cadre des sociétés coopératives. Au moins trois furent fondées à Londres vers 1835. On trouvait également des écoles owéniennes dans les régions industrielles et par exemple dans le Lancashire, le Cheshire, le Yorkshire et le Nottinghamshire (Simon, 1960).

Bien que l'owénisme ou les systèmes de coopération se soient rapidement propagés dans les années 1820, les mouvements de ce type restèrent inconnus de la majorité des travailleurs jusqu'à la décennie suivante. Pendant le séjour d'Owen en Amérique, des socialistes owénistes comme William Thomson et William King firent évoluer l'owénisme, élargissant la théorie selon laquelle les communautés coopératives déboucheraient en soi sur l'instauration d'une société équitable. Les idées sur la « coopération » tendirent vers la création d'un nouvel ordre social fondé sur la production en vue de l'usage - et non plus du profit - et étroitement lié à la constitution de syndicats. L'owénisme fut ainsi à la base de ce dernier mouvement bien qu'Owen lui-même se fût d'abord montré tiède à son égard. A mesure que le syndicalisme commença à se répandre dans le pays à la suite des revendications économiques, coopérateurs et syndicalistes embrassèrent la vision millénariste d'Owen. En 1833, celui-ci était regardé comme le chef reconnu du mouvement syndicaliste : il devait être associé la même année à la fondation du National Equitable Labour Exchange (Bourse nationale pour l'échange équitable du travail).

Lors d'un congrès réuni à Londres en octobre, toujours en 1833, toutes les associations se proposant d'améliorer le sort des classes ouvrières furent invitées à se constituer en loges et à élaborer leurs propres lois et règlements afin de s'émanciper. Le printemps de l'année suivante vit la formation de la Grand National Consolidated Trades Union (Grande union syndicale nationale). Celle-ci adopta les idées d'Owen sur la coopération, la formation du caractère, l'influence du milieu, l'émancipation des femmes et surtout l'importance de l'éducation de ses membres et en particulier des enfants. Mais, à la fin de l'année, la Grande union avait cessé d'exister. En mars, les « martyrs de Tolpuddle » étaient condamnés à sept années de bannissement (en Australie) pour avoir illégalement fait prêter serment de constitution d'une loge rattachée à la Grande union syndicale ; les dirigeants du mouvement étaient au demeurant divisés sur divers aspects de la politique à suivre. Le gouvernement, inquiet de la puissance virtuelle acquise par l'Union syndicale, imposa une répression et des lock-out. Le syndicalisme ne fut pas éliminé mais le mouvement en

faveur de la classe ouvrière se détourna de la coopération pour le chartisme, mouvement ouvertement politique, ce qui mit fin à la brève direction d'Owen.

Après être ainsi parvenu au faite de son influence, Owen allait continuer à développer ses idées mais pour un public plus restreint. En mai 1835, il avait prononcé une allocution à la séance inaugurale de l'Association of All Classes of All Nations (Association de toutes les classes de toutes les nations) ; il la fit suivre du *Book of the New Moral World* (*Livre du nouveau monde moral*) qui parut en plusieurs livraisons séparées entre 1836 et 1844. Owen croyait qu'une grande révolution morale était proche et que toutes les classes devaient s'unir pour en assurer le succès. Cet ouvrage exposait de manière exhaustive ses théories sur l'éducation, la morale et la religion. L'inégalité des chances en matière d'éducation figurait parmi les 18 causes auxquelles Owen imputait les maux de la société. Dans le nouveau monde moral, l'homme passerait par huit âges successifs : au premier, s'étendant de la naissance à 5 ans, l'enfant recevrait une formation et une éducation du type de celle d'abord expérimentée à l'école enfantine de New Lanark. De 5 à 10 ans, il serait amené à « rejeter les jouets inutiles du vieux monde » et s'éduquerait en manipulant effectivement les objets en s'entretenant avec des personnes plus âgées et en aidant aux tâches domestiques. Dans la troisième classe, les adolescents de 10 à 15 ans apprendraient et pratiqueraient les plus avancés des arts et métiers utiles en cinq années, progresseraient rapidement dans la connaissance de toutes les sciences. Lorsqu'ils atteindraient l'âge de la sixième classe, de 25 à 30 ans, toute la richesse nécessaire à la communauté serait effectivement produite : le travail n'occuperait en conséquence que deux heures par jour, le reste du temps étant consacré à l'étude et aux échanges sociaux.

Certaines des idées exprimées dans cet ouvrage, telles que l'égalité des sexes et la condamnation du mariage au motif qu'il pervertit et dégrade un instinct naturel et légitime (Taylor, 1923) furent accueillies assez fraîchement. Au demeurant, même l'Association de toutes les classes et de toutes les nations conçue par Owen était dotée d'une structure plus patriarcale que démocratique. Celle-ci devait consister en un président, dénommé le « Père » (Owen lui-même), et une série de conseils fondés sur l'âge et « composés des amis qui pourraient être recommandés au Père de la société comme déployant l'action la plus harmonieuse, y compris dans leurs rapports avec autrui » (Yeo, 1971). Owen s'aliéna encore davantage les autorités cléricales dans son pamphlet *The Catechism of the Moral World* (*Le catéchisme du monde moral*) publié pour la première fois en 1838, où il affirmait que le millénium (l'âge d'or) s'accompagnerait de la disparition de temples et des cérémonies : la religion de l'avenir serait « la religion de la vérité » (Podmore, 1906).

Entre 1835 et 1845, pas moins de cinq communautés owénistes avaient été créées au Royaume-Uni, la dernière tentative communautaire d'Owen eût pour site Queenswood, encore dit Harmony Hall, village modèle, axé surtout sur la production agricole. Construit sur une grande échelle et doté de splendides bâtiments et installations, celui-ci incluait une école destinée aux résidents et à tous les owénistes du pays. Tous les membres de la communauté suivaient également des cours le matin et le soir. L'éventail des activités pratiquées était très large : mathématiques, danse, expression orale, musique instrumentale et vocale, grammaire, géographie, agriculture et botanique. Gouverneur de Queenswood pendant trois ans, Owen perdit son poste en 1844. La communauté se dissout l'année suivante mais l'école, dirigée selon les principes owénistes, se maintint plusieurs années encore.

A 74 ans, ayant perdu l'écoute de beaucoup de ses disciples, Owen n'en continuait pas moins à prononcer des discours où il affirmait sa croyance en l'importance suprême d'éducation de la naissance à la vieillesse. En septembre 1858, déjà malade, il décide d'assister à la réunion de la National Association for the Promotion of Social Science (Association nationale pour la promotion de la science sociale), à Liverpool, pour y adresser en personne son dernier message à l'humanité. « Ce sera, je crois, » écrit-il à un ami, « mon dernier effort en faveur du public et j'entends qu'il couronne tous les autres ». Victime d'une défaillance au milieu de son discours, il fut ramené dans

son lit où il perdit connaissance. Il mourut le 17 novembre 1858 à l'âge de 84 ans.

La foi en l'éducation manifestée par Owen s'enracinait dans la lutte qu'il mena toute sa vie contre la pauvreté et la détresse. Son rejet de la religion connue comme une panacée se fondait sur sa croyance que l'homme, en tant qu'être doué de raison, pouvait s'améliorer lui-même. Le rôle qu'il attribuait à la formation du caractère dans l'édification d'une bonne société sous-tendait l'œuvre de pionnier qu'il réalisa en mettant en place les écoles de New Lanark. Après 1816, il commença à perdre son influence sur les classes moyennes ; ce déclin devint plus évident encore à la fin des expériences de New Harmony. Son dogme était souvent obscur et ses arguments inconsistants. Comme l'a fait observer E.P. Thompson, Owen éludait les réalités du pouvoir politique, estimant que le socialisme coopératif évincerait le capitalisme par la simple voie de l'exemple et de l'éducation (Thompson, 1968).

Il n'en eut pas moins une puissante influence par la séduction qu'il exerça sur les masses laborieuses dont il fut le chef éphémère. Le mouvement des sociétés coopératives lui doit beaucoup. Indépendamment de son action en faveur des bourses d'échange du travail et du syndicalisme, Owen, qui a exposé ses vues dans pas moins de 130 ouvrages (Harrison, 1969), fut l'inspirateur d'un certain nombre de théoriciens qui allaient systématiser davantage le socialisme owénien. Les communautés fondées sur la coopération et la solidarité humaine qu'Owen avait créées et dont l'école était le centre, furent copiées dans d'autres régions du monde. Les chartistes, qui adoptèrent une approche plus ouvertement politique que celle d'Owen, en reprirent la tradition dans leurs activités éducatives, en particulier celles destinées aux adultes. Son influence est également décelable dans l'organisation de certaines écoles des premiers partisans de l'éducation progressive de notre siècle.

Le message d'Owen - selon lequel il faut considérer la formation et l'éducation comme intimement liées - trouve de nos jours un écho dans de nombreux systèmes d'enseignement. Comme l'écrit Frank Podmore, replaçant Owen dans son contexte historique :

Il vit des choses qui étaient cachées à leurs yeux [ceux de ses contemporains] et ne sont peut-être pas encore pleinement visibles pour nous. Et lorsque les générations ultérieures auront prononcé un jugement impartial sur les hommes et les forces qui, au XIX^e siècle, ont œuvré pour le bien, Robert Owen trouvera place parmi ceux dont les rêves ont aidé à refaçonner le monde (Podmore, 1906).

Note

1. Peter Gordon (United Kingdom). Professeur d'éducation à l'Institut pédagogique de l'Université de Londres, plus particulièrement spécialisé en histoire de l'éducation, et ancien inspecteur des écoles du Royaume-Uni, Directeur de publication de la collection « Education Series » des éditions Woburn Press, auteur de nombreux ouvrages, dont *The Victorian school manager* [Le directeur d'établissement victorien] (1974), *Selection for secondary education* [Sélection pour l'accès à l'enseignement secondaire] (1980), *The study of education : a collection of inaugural lectures* [L'étude de l'éducation : choix de leçons inaugurales], (3 vol., 1980-1988), et coauteur avec R. Aldrich *de A dictionary of British educationists* [Dictionnaire des éducateurs anglais] (1989)

Références

- Browning, M. 1971. « Owen as Educator » [Owen éducateur]. Dans: Pollard, S.; Salt, J. *Robert Owen: Prophet of the Poor*. Londres, Macmillan.
- Cole, G.D.H. 1965. *The Life of Robert Owen* [La vie de Robert Owen]. 3^e éd. Londres, Frank Cass.
- Cole, M. 1971. « Owen's Mind and Methods » [L'esprit et les méthodes d'Owen]. Dans: Pollard, S.; Salt, J.(dir publ.). *op. cit.*
- Garnett, R.G. 1972. *Co-operation and the Owenite Socialist Communities in Britain, 1825-45* [Coopération et communautés socialistes owénites en Grande-Bretagne, 1825-1845]. Manchester, Manchester University Press.
- Hammond, J.L.; Hammond, B. 1949. *The Town Labourer* [Le travailleur de la ville]. (1760-1832). Vol. 1. Londres, Longmans, Green.

- Harrison, J.F.C. 1969. *Robert Owen and the Owenites in Britain and America: the Quest for the New Moral World* [Robert Owen et les owénites en Grande-Bretagne et en Amérique : la quête du nouveau monde moral]. Londres, Routledge & Kegan Paul.
- Jeffreys, M.V.C. 1952. « Robert Owen ». Dans: JUDGES, A.V. (dir. publ.). *Pioneers of English Education*. Londres, Faber.
- McCann, P.; YOUNG, F.A. 1982. *Samuel Wilderspin and the Infant School Movement* [Samuel Wilderspin et le mouvement de l'école maternelle]. Londres, Croom Helm.
- Owen, R. 1813-14. *A New View of Society, or Essays on the Principle of the Human Character* [Nouveaux points de vue sur la société, ou Essais sur la formation du caractère humain]. Londres, Cadell & Davies.
- Owen, R. 1858. *The Life of Robert Owen: Written by Himself* [La vie de Robert Owen par lui-même]. Vol. 1. Londres, Effingham Wilson.
- Owen, R.D. 1874. *Threading My Way: Twenty-seven Years of Autobiography* [En parcourant mon chemin : vingt-sept ans de l'histoire de ma vie]. Londres, Trubner.
- Podmore, F. 1906. *Robert Owen: a Biography* [Robert Owen : bibliographie]. Vol. 1. Londres, George Allen & Unwin.
- Silver, H. 1965. *The Concept of Popular Education* [L'idée d'éducation populaire]. Londres, Macgibbon & Kee.
- (dir. publ). 1969. *Robert Owen on Education* [Robert Owen sur l'éducation]. Cambridge, Cambridge University Press.
- Simon, B. 1960. *Studies in the History of Education* [Études d'histoire de l'éducation], 1780-1870. Londres, Laurence & Wishart.
- Smith, F. 1931. *A History of English Elementary Education 1760-1902* [Histoire de l'enseignement primaire anglais, 1760-1902]. Londres, University of London Press.
- Stewart, W.A.C.; McCann, W.P. 1967. *The Educational Innovators*[Les novateurs de l'éducation]. Vol. 1. 1750-1880. Londres, Macmillan.
- Taylor, B. 1983. *Eve and the New Jerusalem: Socialism and Feminism in the Nineteenth Century* [Ève et la Jérusalem nouvelle : socialisme et féminisme au XIX^e siècle]. Londres, Virago Press.
- Thompson, E.P. 1968. *The Making of the English Working Class* [La formation de la classe laborieuse anglaise]. Harmondsworth, Penguin Books.
- Yeo, E. 1971. Robert Owen and Radical Culture [Robert Owen et la culture radicale]. Dans: Pollard, S.; Salt, J. *op. cit.*